

éditorial ■ éditorial ■ éditorial

Et pourtant, elle tourne...

La recherche d'une culture commune à tout un peuple exige d'abord que ce peuple vive d'une vie unanime. Tant que la nation restera divisée en classes, en groupes fermés, comment se propagerait une culture commune ? Un taudis de la banlieue et un immeuble du Faubourg Saint-Germain ne sauraient abriter les mêmes goûts. Soyons sans illusion : un prolétaire démuné du nécessaire, un capitaliste riche du superflu ne participeront jamais d'une même culture. La culture populaire exige l'abolition des classes économiques. Elle souhaite même que les inévitables différences matérielles et morales qui séparent les fonctions sociales se fondent toujours plus dans une grande aspiration collective.

La révolution économique-sociale est la base de la révolution culturelle. Nous n'admettons jamais, sur ce point, la moindre équivoque. Nous dénonçons l'utopie ou l'hypocrisie des intellectuels qui comptent sur la révolution des hommes pour escamoter celle des institutions. Qu'il soit bien entendu que la culture populaire ne peut être, en son terme, que « la culture d'un peuple sans classe qui, du haut en bas de l'échelle sociale, participe à une civilisation commune. »

Le Manifeste de Peuple et Culture paru en 1945 dont cette citation est extraite s'accompagne un an plus tard d'une mise en garde du lecteur afin qu'il ne se laisse pas arrêter par la résonance politique inévitable des problèmes évoqués. À l'issue du Congrès que l'AFIL vient de tenir à Lorient sur l'éducation populaire quelques 60 ans après, on peut renouveler semblable avertissement mais en tentant de préciser où commence le politique lorsqu'on évoque l'existence des classes sociales.

Pour aller vite, ce qui apparaît « politique », c'est la référence à des faits qu'un autre voudrait taire. Lorsque Galilée reprend les travaux de Copernic pour élaborer une théorie nouvelle du système solaire, il propose un modèle scientifique afin d'offrir une compréhension et une prévisibilité des phénomènes meilleures que celles des modèles existants. L'inquisition a vu dans l'explicitation des lois du mouvement des astres une mise en cause de l'ordre d'un monde qu'elle cautionne.

Voilà qui dit quelque chose de l'église ; quant à Galilée, ses équations étaient-elles provisoirement les plus fidèles aux faits qu'elles prétendaient expliquer ? Simple question scientifique. Le politique est alors dans ce qu'on en fait, ou plutôt de ce qu'on en cache. Et dans cette conspiration du silence, c'est la référence à la théorie qui passe pour de la politique. Ainsi de Darwin, ainsi de Bourdieu.

C'est Proudhon qui parlera le premier de socialisme « scientifique » pour désigner « l'autodécouverte et l'auto-application par la société réelle des lois inhérentes à son développement ». Marx repartira des théories proudhoniennes de la valeur-travail et de la plus-value pour construire le modèle théorique de l'exploitation spécifiquement capitaliste et « révolutionner » l'usage du concept de « classes dans la société et de la lutte qu'elles s'y livrent ». Cette révolution (je m'appuie ici sur l'article *marxisme* de la version 1998 de l'Encyclopédie Universalis) « rend tout à fait caduc le débat traditionnel entre les tenants d'une définition réaliste des classes et ceux d'une définition nominale (est-ce que les classes sont des unités réelles ou seulement des collections d'individus rassemblés d'après un ou plusieurs critères pour les besoins de la théorie ?), c'est-à-dire le débat entre sociologues qui recherchent une définition des classes sociales avant d'en venir à l'analyse de leur lutte. En pratique, cette démarche correspond à une tendance fondamentale de l'idéologie bourgeoise qui cherche à montrer que la division de la société en classes est éternelle, mais pas leur antagonisme ; ou encore que celui-ci n'est qu'un comportement particulier des classes sociales, lié à des circonstances historiques (comme le 19^{ème} siècle) ou idéologiques (influence du communisme) transitoires, en quelque sorte un comportement à côté duquel on pourrait en imaginer et en pratiquer d'autres (conciliation,...) »

Marx montre à l'inverse que c'est sur et par ce qui les oppose que les classes se constituent : « c'est la lutte des classes, avec ses effets historiques et ses tendances, qui détermine l'existence des classes ; et non l'inverse ». « On est conduit par là à la proposition fondamentale selon laquelle les classes sociales sont déterminées par leur rôle économique, ou plus exactement par leur place dans la production matérielle.

Cela signifie que les classes sociales ne s'opposent pas d'abord en prenant parti pour ou contre des conceptions du monde, pour ou contre un statut juridique, pour ou contre des formes d'organisation politique, pour ou contre des modes de répartition de la richesse sociale, pour ou contre des formes d'organisation de la circulation des biens matériels, mais à cause de la lutte des classes dans la production, et finalement en vue de cette lutte. Et cela, parce que c'est la lutte des classes dans la production qui entraîne l'existence matérielle des classes, leur subsistance : c'est la lutte de classe quotidienne menée dans la production par le capital qui fait du procès de travail un procès de production de sur-valeur (et, donc, de profit, qui n'en est qu'une fraction), base matérielle de l'existence d'une classe capitaliste ; c'est la lutte de classe quotidienne menée dans la production par les travailleurs qui assure, contre la tendance du capital au profit maximal, les conditions de travail et les conditions matérielles (notamment le niveau des salaires) nécessaires à la reproduction de la force de travail. »

Donc, en dernière analyse, ce qui, dans le cadre du capitalisme, est fondateur de l'existence des classes sociales, c'est le processus d'extraction de la plus-value, le fait qu'on incorpore à la valeur d'une marchandise le prix d'un travail ayant permis sa transformation matérielle, alors que ce qui est acheté au travailleur, c'est sa force de travail. « Le mystère de la création de la survalueur¹ par le mouvement du capital n'a donc pas d'autre secret que l'ensemble des conditions techniques (productivité du travail) et sociales (forme du travail salarié) qui permettent au travail de créer une valeur excédant celle de la force de travail. Il s'agit pour cela d'obtenir du travailleur qu'il dépense sa force de travail au-delà des nécessités de sa propre reproduction, du fait qu'il ne dispose pas lui-même des moyens de production nécessaires. Le procédé fondamental pour y parvenir est l'allongement de la durée du travail, la fixation du salaire de telle façon que le travailleur ne puisse reproduire sa force de travail qu'en travaillant plus longtemps. » Ce qui ne va pas sans mal ! Tel est l'antagonisme économique à partir duquel les classes se constituent. Il n'y a dans tout cela aucun jugement moral mais l'effort scientifique pour découvrir des lois qui rendent compte de l'histoire et des modalités instantanées des rapports sociaux, pour rendre le monde plus intelligible. On trouve donc chez Marx de quoi argumenter l'importance et la nécessité de l'accumulation du capital comme facteur d'élévation rapide de la productivité ; on trouve également l'explication de l'impossibilité, quoi qu'on en ait, de s'en tenir à une forme modérée

« d'exploitation » en raison, dans un monde « fini » (la mondialisation ?), de la concurrence que les capitaux se font entre eux et de leur concentration, tout cela aboutissant à l'aggravation et à la généralisation de l'antagonisme des classes².

S'il fallait rechercher des traces empiriques de la conscience de cet antagonisme chez les différents protagonistes, les plus visibles et les plus constantes se trouveraient du côté du capital lui-même, comme en témoignent les organismes successifs qu'il a créés pour réaliser une efficace police des salaires, qu'il s'agisse du Comité des Forges, du Comité des Houillères, des comités Coutrot de la synarchie avant la 2^{ème} guerre mondiale, de la fondation Saint-Simon jusqu'en 1999 sans oublier les appellations successives (Confédération Générale du Patronat Français, puis CNPF) de ce qui correspond aujourd'hui au MEDEF... Pour tous ces organismes et leurs membres, la lutte des classes est leur engagement quotidien qu'ils revendiquent avec assurance. Y compris en entretenant la division entre les syndicats ouvriers et en soutenant dans les entreprises les syndicats « maison ». Une autre forme de cette lutte consiste à contrôler, à côté des moyens de la production industrielle, les moyens de la production du « savoir », de « l'opinion », de « la culture », de « l'éducation » afin de répandre l'idée qu'il peut certes y avoir des malentendus entre « partenaires sociaux » mais pas de désaccord sur la nature et les dimensions du terrain de jeu. En d'autres termes, la forme la plus achevée de la lutte des classes consiste à faire le silence sur son existence. La promotion de cette négation méthodique de la réalité, de cette construction idéologique (qui n'est d'ailleurs pas ce que pense la classe dominante, laquelle a bien, elle, la théorie de sa pratique mais celle dont la classe dominante a besoin pour que sa domination soit la plus « pacifiée » possible) est portée majoritairement par les « classes moyennes » à propos desquelles on est tenté de reprendre cette analyse de Henri Lefebvre³ : « Chaque classe, chaque

¹ Souvent appelée « plus-value » bien que ce mot soit ambigu car il peut décrire d'autres formes (intérêt financier, bénéfice commercial, notamment) qui consistent en déplacement de valeurs mais qui ne créent au niveau global aucune valeur nouvelle.

² Il est bien évident que les sciences économique et sociale ont poursuivi leurs observations et leurs constructions théoriques et que s'y affrontent des écoles aussi violemment qu'en astrophysique autour du big bang, à la différence toutefois que la compréhension de l'existence des classes sociales est un enjeu dans leur lutte même, comme on le voit à propos du néolibéralisme ou de la social-démocratie. Ce n'est évidemment pas le cas en astrophysique où la prépondérance idéologique d'un courant sur un autre n'a pas directement d'effet sur le cours des planètes !

³ Henri LEFEBVRE. La proclamation de la Commune ; Gallimard, 1965

couche de la société pèse sur les classes et les couches inférieures plus qu'elle ne monte à l'assaut contre les classes supérieures ; elle s'occupe d'accabler ceux qu'elle domine plus que de défier les maîtres. La société se sub-divise presque indéfiniment et ses sphères font peser les unes sur les autres une sourde pression immobilisante, dans un faux accord général et générateur de veulerie. »

Tout cela est de bonne guerre ; la meilleure étant évidemment celle qu'on gagne ! Du côté des perdants, (pour aller vite, les milieux « populaires », ceux qui n'ont que leur force de travail pour vivre, y compris donc ceux à qui on l'achète un peu plus cher pour et parce qu'ils entretiennent la *pression de l'accord veule*), la compréhension des fonctionnements économiques et sociaux, et donc la conscience de pouvoir les transformer, semble aujourd'hui devenir *inversement* proportionnelle⁴ à la fois aux années d'étude et au temps passé devant les médias. Voilà qui devrait redonner confiance aux militants de l'Éducation « nationale » et de l'Éducation « populaire » (les deux adjectifs ne semblant pas devoir encore s'associer pour qualifier un projet éducatif commun) et réaffirmer des objectifs qui, malgré la mise en garde de Peuple et Culture, se situent bien en amont du travail politique, comme la condition nécessaire d'un fonctionnement réellement démocratique, ce que ne sont pas les appels programmatiques d'aujourd'hui à la citoyenneté, à la culture commune et à l'esprit critique lancés par ceux qui en témoignent si peu. Comment, en effet, être citoyen, comment participer à l'invention critique d'une culture commune sans développer au contact de la réalité les outils intellectuels qui permettent d'en forger la compréhension ?

En d'autres termes, mais il est malaisé de le soutenir tant l'idéologie dominante « domine »⁵, l'Éducation ne saurait avoir d'autre objectif, précisément pour ne pas être une entreprise d'endoctrinement politique, que d'accompagner la théorisation par l'élève de son expérience du monde tel qu'il va : aider à comprendre la logique des forces en présence et, par exemple, pourquoi, alors que 30 millions de personnes meurent simplement de faim chaque année dans le monde (pour ne rien dire des autres effets de la misère), environ 10% des travailleurs des pays « riches » sont au chômage ; formulé autrement, pourquoi le travail humain ne sert pas à produire ce dont l'humanité a besoin mais seulement ce qui peut s'acheter ? Il s'agit donc bien d'entrer dans la compréhension

des mécanismes qui transforment le travail en marchandise. Après tout, puisque le partage culturel est à l'ordre du jour, il serait équitable qu'il n'y ait pas que Seillière et ses semblables à être au courant... Au-delà, chacun s'engagera, comme il l'entend en politique, mais en connaissance de cause, ce à quoi se mesure un fonctionnement démocratique et non à la diversité des titres de journaux et des chaînes de télévision pour mieux imposer le même message.

Nous sommes nombreux dans les classes moyennes, redoutant ce qui arriverait « si les pauvres savaient », et préférant en dernière analyse, comme Goethe il y a 2 siècles, la réalité de l'injustice à la menace du désordre, à se bercer de l'illusion que nous saurons rendre la misère supportable si on nous en donne les moyens. C'est sans doute là que commence la *veulerie* dont les effets, pauvres Gribouilles, ne préservent en rien des dangers. Car il est impossible de tenir durablement ceux qui vivent la misère du monde dans l'incompréhension des raisons qui font que les choses leur sont ce qu'elles sont. Réduits à l'impuissance, ils n'ont alors d'autre issue que cette violence dont on espérait précisément faire l'économie, la violence religieuse, la violence raciste, la violence guerrière, la violence sociale qui répondent à la violence économique et symbolique qu'on leur impose et la renforcent. On en arrive alors à ce qui n'est un paradoxe qu'en apparence : l'Éducation, nationale et populaire, loin de tout endoctrinement politique, doit viser l'élévation du niveau de compréhension de la lutte des classes par tous ses acteurs, afin de rendre possible le jeu démocratique auquel les classes dominantes sacrifient dans la stricte mesure où il les sert.

Tant qu'une nation reste divisée en classes, pour reprendre les termes de Peuple et Culture, il existe pourtant une culture commune : *celle de la lutte*. Le déni de son existence relève de l'idéologie. C'est à l'Éducation, pour n'être pas un instrument unilatéral, d'en faire partager à tous les acteurs le même niveau de conscience, non en changeant de catéchisme mais en ne séparant pas la formation intellectuelle et le développement des langages de l'expérience des rapports de production dans tous les domaines du monde tel qu'il est.

Jean FOUCAMBERT ■■■

⁴ avec une marge statistique qui donne à chacun l'assurance d'avoir échappé à la règle.

⁵ c'est au nom de cette difficulté que nous sollicitons l'indulgence envers le ton un rien dogmatique, de cet éditorial !